

## **UNE FOIS DE PLUS SUR ANARCHISME ET COMMUNISME**

...

***Umanità nova*** - 18 juillet 1920

J'ai là sur la table, depuis un certain temps, deux longs écrits de Maxim en réponse aux observations dont j'ai fait suivre son article publié dans le numéro 96 d'U.N. et à un article de *Spartacus* paru dans le numéro 75.

Des problèmes d'espace m'empêchent de les publier intégralement, mais il vaut la peine d'examiner ses arguments.

Maxim parle au nom des communistes «*de l'école russe*» et il est pour la dictature, comme les lecteurs s'en souviennent. Mais il persiste à nous dire que les communistes partisans de la dictature et les communistes anarchistes sont d'accord sur le but final qu'ils poursuivent; il dit même carrément que communisme et anarchie, c'est la même chose. En effet, lui aussi veut l'abolition de l'État, la disparition des classes, remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses. Très bien; mais lui, il veut parvenir à l'anarchie par la dictature et cela creuse un fossé profond entre nous et «*les russes*», car, plus que le but final auquel ils veulent parvenir, ce qui divise les partis c'est la voie qu'ils veulent prendre. Sur le but final, nous sommes d'accord avec tous ceux qui veulent l'émancipation de l'homme, avec tous ceux qui désirent sincèrement le bien des hommes: qui dit que l'anarchie n'est pas un idéal sublime? Même les préfets et les magistrats en conviennent et, en attendant, ils nous arrêtent et nous fusillent.

Nous avons un bout de chemin à faire ensemble, avec les amis de Maxim: nous avons à faire la révolution ou plutôt les premiers pas de la révolution, c'est-à-dire détruire le régime actuel. Après, immédiatement après, si eux sont prêts à nous laisser la plus complète liberté, comme nous le ferons, nous, envers ceux qui ne pensent pas comme nous, alors nous pourrions encore coexister en paix et même nous aider mutuellement; mais s'ils veulent nous imposer leur dictature (qui pourrait aller jusqu'à l'exécution des anarchistes, comme il semble que cela se soit passé en Russie), alors - et notre ami Maxim le comprendra - l'accord serait impossible.

Maxim s'étend sur les difficultés de la reconstruction sociale. Bien, mais ce qu'il devrait nous démontrer, c'est comment et pourquoi ces difficultés seraient mieux résolues et surmontées par une dictature plutôt que par l'action directe et immédiate des travailleurs - et par travailleurs, j'entends tous ceux qui contribuent à la production, avec leurs bras et leur cerveau, avec leur expérience pratique et avec leurs connaissances théoriques. Il devrait nous démontrer comment et pourquoi les hommes les plus actifs, les plus intelligents, les plus influents seraient plus utiles en étant au gouvernement où ils gaspilleraient nécessairement le meilleur de leur énergie dans leurs efforts pour se maintenir au pouvoir, plutôt qu'au sein des masses, à travailler, à inciter les autres à travailler en leur donnant l'exemple, et à prendre toute sorte d'initiatives bénéfiques.

Cette façon de penser de Maxim est celle de tous les conservateurs, de tous les réactionnaires: la peur, le mépris de la masse et la foi en la vertu thaumaturgique (miraculeuse) que l'«*autorité*» confère à qui en est investi. Il est un fervent du bâton, mais lui, au moins, il nous dit qui doit l'avoir à la main, ce bâton.

Dictature du prolétariat, non merci; il est certain que Maxim ne doit pas entendre par là la dictature des prolétaires, étant donné qu'il a une bien piètre opinion des prolétaires.

Alors quoi?

Le bâton, il le veut pour lui, ou il veut nous le donner?

Parce qu'au fond de la question théorique de la dictature, il y a toujours cette question pratique: qui doit être le dictateur?

Maxim nous dit: *«C'est une pieuse illusion que de croire que la crise révolutionnaire développe chez les hommes le sens du devoir, de la fraternité et de la solidarité. Le soutenir, c'est faire le même genre de rhétorique que celle des patriotards pour qui la guerre doit être la grande école, le grand baptême de l'âme nationale. Les résultats, nous les avons vus: d'un côté une kyrielle de nouveaux riches qui ont prospéré grâce aux souffrances et aux morts de la guerre, et de l'autre une foule de gens chez qui la violence sans frein et une lâcheté sans vergogne ont tout autant oblitéré tout sentiment humain. La révolution laissera les hommes comme ils sont, sinon pires... Dès lors, quelle garantie avons-nous que d'une telle humanité pourra surgir comme par enchantement une forme de vie en commun où chacun limiterait volontairement son droit là où ce droit heurterait celui d'autrui? Par exemple, ces fameux comités de citoyens volontaires qui surgiront de partout, dans tous les quartiers, dans toutes les villes, dans toutes les régions, chez toutes les nations, automatiquement et par génération spontanée, quelle garantie avons-nous qu'en procédant aux réquisitions de vivres et à leur distribution, au dénombrement des habitations et à leur répartition entre tous les citoyens, ils le feront de la façon la plus juste et la plus équitable qui puisse être imaginée? En outre - car le problème n'est pas seulement un problème de répartition mais encore et surtout un problème de production - quelle garantie avons-nous que ces comités qui s'attribuent donc de fait une autorité exécutive au nom de la révolution, sauront ensuite s'en départir volontairement pour aller travailler 10 ou 12 heures par jour dans la discipline, à l'usine ou aux champs, afin de créer rapidement tout ce qui est nécessaire pour que la révolution vive?»*

Ces observations sont pleines de sagesse et de vérités.

La révolution étant par la force des choses un acte violent, elle tend à développer l'esprit de violence plutôt qu'à le détruire. Mais la révolution menée comme la conçoivent les anarchistes est la moins violente possible: elle cherche à arrêter toute violence dès que cesse la nécessité d'opposer la force matérielle à la force matérielle du gouvernement et de la bourgeoisie.

Les anarchistes n'admettent la violence que comme légitime défense; s'ils sont aujourd'hui pour la violence, c'est parce qu'ils considèrent que les esclaves sont toujours en état de légitime défense. Mais l'idéal des anarchistes est une société dans laquelle le facteur violence aura complètement disparu et cet idéal sert à freiner, corriger et détruire cet esprit de violence que la révolution, comme acte matériel, aurait tendance à développer.

En tout cas, le remède ne pourrait jamais être l'organisation et la consolidation de la violence aux mains d'un gouvernement (ou d'une dictature) qui ne peut être fondé que sur la force matérielle et qui mènerait nécessairement à la consécration de l'ordre policier et militaire.

Maxim a une curieuse façon de raisonner. Les hommes sont mauvais, et la révolution les rendra peut-être pires encore... donc méfions-nous des hommes et donnons-leur le pouvoir de commander. Nous n'avons aucune garantie que les comités locaux volontairement constitués renonceront à cette sorte d'autorité exécutive qu'ils se sont attribuée... constituons donc un comité central, une dictature, donnons-lui l'autorité légale de faire ce qu'il veut, dotons-le d'armes et d'armées, laissons se créer autour de lui une vaste bureaucratie et tout un réseau d'intérêts solidaires avec lui, et puis soyons bien sûrs que ces dictatures *«provisoires»* renonceront au pouvoir dès que leur tâche sera terminée.

Maxim a peur des milliers de petites violences qui peuvent arriver, et c'est pourquoi il veut la violence de l'État. Ce serait comme celui qui voudrait se mettre sous la dictature des Cadorna ou des Graziani par peur des penchants à la violence que la guerre a déclenchés chez les combattants d'élites.

Dans un passage de ses écrits qui contredit un peu le reste, Maxim nous dit: «*le communisme sera autoritaire ou ne sera pas*».

Et moi je réponds que si c'était vrai, je dirais: pas de communisme mais la liberté. Parce que si je suis communiste, si nous, anarchistes, nous sommes communistes, c'est parce que nous pensons que le communisme est un moyen pour aller vers la liberté.

**Errico MALATESTA.**

-----